

Extraits de Z.M. de Sophie Pujas, coll. « L'un et l'autre », Gallimard, 2013

1928

Vienne était en tenue de fête. Sur la Ringstrasse, jamais le génie n'avait circulé avec une telle profusion. Il régnait une atmosphère de fin du monde, de gaieté inquiétante. Zoran se plaisait à cette confusion des langues, d'idées, aux cafés enfumés et aux joutes intellectuelles. Il ne savait pas si ce qu'il avait sous ses yeux était le ferment d'une révolution ou le dernier raout d'honneur d'une civilisation naufragée. Des rumeurs inquiétantes grondaient, mais il était trop inconscient, trop absorbé en son art ou trop optimiste pour y prêter l'oreille. Et puis il était jeune, c'est à dire immortel.

Dans le hall du théâtre, fracs et hauts-de-forme se pressaient. Dandys aux longues capes et bohèmes au verbe haut. La ville aimait les rituels, et les soirs de première étaient toujours chargés d'éclats.

La pièce était précédée d'une réputation tapageuse. Berthold Brecht le libertaire, le scandaleux, n'en était pas à son coup d'essai malgré sa jeunesse, et la première berlinoise avait fait sensation.

Le rideau se leva et *L'Opéra de quatre sous* commença. Une débauche de provocation et d'intelligence dont il ne perdit pas une miette.

### *Wagons blindés*

Ce que furent ses voyages, d'autres le racontèrent. L'air qui manquait autant que l'eau, l'incertitude, où allait-on et quand y parviendrait-on, les bagarres qui n'éclatèrent qu'au début, quand restait encore un peu de force, les corps tassés, pressés les uns contre les autres, l'étouffement, la terreur, l'étouffement. Beaucoup devinrent fous, avant d'arriver au terme du voyage, et peut-être était-ce une chance. On reconnaissait les fous au vide, à l'absence soudaine de regard dans les yeux grand ouverts.

Au bout de quelques jours, une odeur insistante, nouvelle, douceuse, nauséuse s'insinua parmi eux et s'installa. On soupçonna quelques pauvres reliefs de nourriture conservés jalousement au cas où. Il fallut encore plusieurs jours pour se l'avouer. C'était l'odeur de la mort. Les corps des camarades qui n'en verraient pas davantage gisaient là, parmi six, dans cette intimité contre nature qui devenait quotidienne.

### *Mais*

N'oublions pas que les souvenirs ne sont que des souvenirs, une matière réinventée, hasardeuse, fragile. N'oublions pas que les certitudes de survivants ne sont souvent que de pauvres protections, tentatives d'ordonnancement du cauchemar. N'oublions pas que la voix de Zoran ne peut, ne doit être comprise que dans le chœur de centaines d'autres. Le souvenir est un autre nom de l'oubli.

### *Obstination*

Pour être moderne, il faut avoir renoncé à la beauté, écrit alors Malraux en grande solennité. Mais lui, il y tient, à sa chimère. La beauté existe, puisqu'il l'a vue jusque sur les chairs mortes. Il lui suffit de fermer les yeux pour voir cette neige, cette cendre, cette splendeur insoutenable, scandaleuse. Non, on ne peut pas lui demander de cracher sur sa propre quête.

### *Tout silence est un défi*

Pourquoi a-t-il accepté de venir sur un plateau de télévision ? Mystère. Peut-être la présence à ses côtés d'Henri Cartier-Bresson le rassure-t-elle. C'est un long hommage où chacun paie son tribut d'admiration. Il écoute avec douceur et un peu d'effarement. Quelqu'un parle de sa grandeur, il lève les mains au ciel en signe de protestation, de protection. Il rit avec embarras. On risquerait de le croire et ce ne serait pas très bon pour son travail, dit-il étrangement, à la troisième personne. Ses mots sont rares, il est bienveillant et lointain, la journaliste tente le tout pour le tout, l'interroge sur Dachau. *J'ai l'impression que c'est quelque chose qui m'est arrivé il y a cent ans et qui pourtant tous les jours est devant moi.* Le silence s'abat sur eux tous. Malgré le direct, les caméras, d'interminables secondes s'écoulaient dans le mutisme le plus total. Le silence prend forme et poids. Il faut un grand courage à la journaliste, aguerrie pourtant, pour oser le rompre. La mécanique repart. Soulagement. Dans le bleu très pâle des yeux de Cartier-Bresson, des larmes hésitent.

### *Aveugle*

Peu à peu, à sa manière caressante et perfide, la nuit tombait sur ses paysages. Ses yeux se voilaient, la lumière le désertait. Il lui fallait l'accueillir.

Il songeait à Monet, frère d'autrefois éclaboussant avec acharnement les murs de l'Orangerie, luttant comme lui contre l'obscurité qui gagnait.

Et le Karst rayonnait, et les ors de l'enfance resurgissaient. On ne vit qu'à rebours, dans l'espoir de revenir à notre source.

Le trésor d'un peintre n'est pas son œil, mais sa mémoire.

*Souvenez-vous du dernier portrait du Titien. Il l'a peint avec rien, du noir, de l'intérieur.*

Extrait des pages 26-27, 48-49, 57, 75, 96-97 et 102-103 de *Z.M* par Sophie Pujas, éditions Gallimard, collection *L'un et l'autre*, achevé d'imprimer le 29 mars 2013.